La ligne

Dominique Robin

Galerie d'art de créteil
avec le soutien du Centre National de la Recherche Scientifique
et de l'Université Paris-Est.

Dominique Robin / www.dorobin.com

En visitant les laboratoires de Thiais, je me suis mis à repenser à une expérience ancienne.

C'est l'été, j'ai 16 ans et je travaille dans un champ de la ferme familiale.

Je monte et je démonte des tuyaux en aluminium pour l'irrigation du maïs.

A cette époque de l'année, les pieds de maïs dépassent les 3 m de hauteur.

En relevant un tuyau à la verticale pour le mettre dans le bon sens,
je frôle sans le toucher, le fil de la ligne haute tension qui traverse le paysage.

A cause de l'humidité de l'air et de la conductibilité de l'aluminium, il se forme un arc électrique : le courant passe.

Un flux électrique de 15.000 volts m'entre dans le corps.

Je sens une onde brutale qui me tétanise.

Mon coeur se durcit.

Et je m'entends crier de toutes mes forces.

Pourtant ma bouche ouverte reste muette.

Malgré la douleur il me vient une pensée : « mais d'où vient l'électricité ? »

Je tiens le tuyau à deux mains.

Le courant m'entre cependant dans le corps par une seule main – la gauche – et en sort par le pied opposé.

On dit que le courant suit toujours les réseaux sanguins.

Je suis propulsé : je tombe sur le dos, dans les maïs.

Et je pense encore « mais d'où vient l'électricité ? »

Je sens l'odeur des feuilles et de la terre.

Je ne suis pas mort.

J'ai juste une paralysie totale mais passagère du bras droit et de la jambe gauche.

Je dois ma survie en partie à mes semelles de caoutchouc.

Ma chaussette et ma chaussure sont brûlées comme si elles avaient été traversées par un charbon ardent.

Dix minutes plus tard, quand mon père me retrouve au milieu du champ, je dis à voix haute : « mais d'où vient l'électricité? »

Il me répond que j'ai touché la ligne.

Le flux semble fulgurant, alors que le courant électrique est assez lent.

En fait, l'électricité fonctionne un peu comme un courant d'eau :
quand on ouvre le robinet d'un tuyau en caoutchouc si le tuyau est rempli,
l'eau sort à l'autre extrémité instantanément.

Ici, l'eau, ce sont les électrons qui se déplacent dans le corps et forment le courant électrique.

Le champ de mon accident est voué à l'agriculture intensive alors que la terre n'y est pas très bonne.

L'idée que l'on se fait alors de l'agriculture, c'est qu'avec des engrais et de l'eau on peut transformer n'importe quelle parcelle en terre de haute qualité.

La chimie peut pallier à tous les « défauts » du paysage.

La sécheresse étant particulièrement rude cette année-là, on doit puiser dans le lac en permanence au point d'en réduire la surface de moitié.

La température de l'eau devient alors trop élevée pour la faune.

Une grande partie des poissons meurent.

Avec mon père, certains soirs, nous devons prendre la barque et ramasser à l'épuisette des dizaines de kilos de carpes et de brochets morts.

Nous versons aussi des sacs de chaux pour aérer l'eau et donner plus de chance aux poissons de respirer.

Un mois après l'accident, un agent d'EDF vient faire une enquête.
Je l'amène sur le lieu. Il me demande comment va le blessé.

Je lui dis que c'est moi.

Il n'arrive pas à croire que je suis déjà revenu de l'hôpital. Je n'ose pas lui dire que je n'y suis pas allé.

Pour le convaincre, je lui montre mes brûlures à la main gauche et au pied droit.
Il me demande ce qu'il en est de l'intérieur de mon corps.

A la fin de l'été, mon père fait les comptes : ce qu'il a gagné avec le maïs ne couvre pas ce qu'il a perdu avec les poissons.

Aujourd'hui le champ est en friche. Il est entré dans un programme de réhabilitation proposé par l'Europe pour la régénération des terres.

Les fleurs et les mauvaises herbes sont revenues.

Il me reste une cicatrice au talon.

« à chaque pas le champ est borné par le ciel

...

je reste seul avec

le chemin

comme une échelle

dressée »

André du Bouchet, Carnets, 1956